

**Dossier
de presse**

**L'appa-
s v a p p e l
v a u - e
a g e**

14 AU 30 JANV. 2022



SOMMAIRE

LE SPECTACLE : SYNOPSIS ET DISTRIBUTION	5
ENTRETIEN AVEC ISABELLE MATTER, METTEUSE EN SCÈNE	6
NOTRE PART SAUVAGE... LA TENSION ENTRE CIVILISATION ET MONDE SAUVAGE	8
Jack London, en quête d’aventure	8
<i>Jack London, romancier aventurier</i>	8
<i>La ruée sur l’or du Klondike, vécue par Jack London</i>	10
<i>Entretien avec Jean-Luc Tendil, spécialiste de Jack London</i>	13
Entre chien et loup, entre civilisation et monde sauvage	14
<i>L’histoire d’une domestication</i>	14
<i>L’appel sauvage: nouvelle vie, nouvelles lois</i>	17
<i>Entretien avec Jean-Luc Tendil, spécialiste de Jack London</i>	19
LE GRAND NORD SUR SCÈNE	20
L’affranchissement de Buck: voix et marionnettes	20
Retrouver sur scène le souffle des grands espaces	21
BIBLIOGRAPHIE ET FILMOGRAPHIE	23

Représentations scolaires et publiques

* écoles privées
** secondaire 1

Je.	13.01	09h30	14h15	
Ve.	14.01		14h15	19h00
Sa.	15.01			19h00
Di.	16.01		17h00	
Ma.	18.01	09h30	14h15	
Me.	19.01	09h30		19h00
Je.	20.01	09h30*	14h15	
Ve.	21.01		14h15	19h00
Sa.	22.01			19h00
Di.	23.01		17h00	
Ma.	25.01	09h30	14h15	
Me.	26.01	09h30		19h00
Je.	27.01	09h30	14h00**	
Ve.	28.01		14h00**	19h00
Sa.	29.01			19h00
Di.	30.01		17h00	

L'appel sauvage

DU 14 AU 30 JANVIER 2022



Chien domestique choyé, Buck coule une existence douce et somnolente sur les rives de Californie jusqu'à ce que la découverte d'un certain métal jaune à des milliers de kilomètres de là fasse basculer sa vie confortable. Buck est enlevé et transporté dans le Grand Nord pour servir de chien d'attelage aux chercheurs d'or. Il doit ainsi troquer sa gamelle bien remplie contre de maigres rations défendues à coups de crocs, sa couchette au coin du feu contre des trous creusés dans la neige, l'oisiveté contre le dur labeur... Il découvre la cruauté des hommes et la férocité de la nature, le goût du sang et la lutte pour la survie, mais aussi l'ivresse de la piste et des grands espaces. Éreinté, il sent pourtant se réveiller en lui une force ancestrale insoupçonnée et indomptable, une formidable fureur de vivre couplée d'un dévorant désir de liberté. Saura-t-il écouter ses instincts longtemps enfouis et suivre l'appel sauvage ?

Aventurier dans l'âme, Jack London avait lui-même participé à la ruée sur l'or dans le Klondike en 1897. Il en revint sans le sou, mais riche d'innombrables histoires et rencontres qui allaient inspirer son oeuvre, dont *L'appel sauvage*, écrit en 1903. Cette adaptation haletante pour la scène et la marionnette adopte le point de vue de l'animal qui se transforme au fur et à mesure qu'il s'affranchit du joug de la domestication. Le glissement vers la vie sauvage s'opère également sur scène, où décors modulables et jeux d'échelle participent à recréer le passage d'un intérieur étriqué vers les étendues infinies, du trop-plein vers l'essentiel, de l'immobilité vers le mouvement, du rêve éveillé vers la vie croquée à pleines dents.

UNE CRÉATION 2022 DU THÉÂTRE DES MARIONNETTES DE GENÈVE
D'APRÈS *L'APPEL SAUVAGE* DE JACK LONDON

Adultes, ados, dès 8 ans

60 minutes

Marionnettes à fils, marionnettes de table et marionnettes portées

ADAPTATION et MISE EN SCÈNE
Isabelle Matter, assistée de Kim Crofts
et Carole Schafroth

COMPLICITÉ DRAMATURGIQUE
Domenico Carli

INTERPRÉTATION
Joël Hefti, Fanny Pélichet et Diego
Todeschini

SCÉNOGRAPHIE
Fredy Porras

CONCEPTION MARIONNETTES
Yangelie Kohlbrenner

RÉALISATION MARIONNETTES
Yangelie Kohlbrenner et
Pierre Monnerat

UNIVERS MUSICAL et SONORE
Julien Israelian

LUMIÈRES Philippe Dunant

COSTUMES Verena Dubach

ACCESSOIRES Leah Babel

RÉGIE SON et LUMIÈRE
Frédérique Jarabo

ENTRETIEN AVEC Isabelle Matter

« N'Y-A-T'IL PAS EN CHACUN-E D'ENTRE-NOUS UNE PART SAUVAGE ENDORMIE ? »

QU'EST-CE QUI VOUS A DONNÉ ENVIE D'ADAPTER *L'APPEL SAUVAGE* DE JACK LONDON À LA SCÈNE ?

Comme la plupart d'entre-nous, je connaissais les livres de Jack London depuis mon enfance, mais en les relisant récemment, je les ai appréhendés de manière très différente. Cela fait entre deux et trois ans que j'avais envie de montrer « de l'aventure » sur le plateau de théâtre, un voyage épique, une histoire qui nous embarque, hors de notre environnement connu et de nos habitudes. Le moment précis qui m'intéresse est celui où, dans des situations extrêmes, dans la confrontation à l'inconnu et/ou à l'immensité, nous nous décentrons de nous-mêmes... et où le fait de devoir aller au-delà de nos forces habituelles, nous permet de nous découvrir autrement. Lorsqu'on est face à des vrais enjeux, on découvre son vrai potentiel. Cette idée est centrale dans toute l'œuvre de Jack London, cet aventurier, qui a exercé de nombreuses professions, et s'est constamment confronté à l'extrême, loin des carcans, des préjugés, et des chemins déjà tracés. Elle est particulièrement flagrante dans *L'Appel sauvage*, dans ce parcours initiatique d'un chien domestique, qui, d'un coup va découvrir la liberté. Cela n'a rien de facile ou de romantique, car la vie sauvage, à laquelle il va soudain être confronté, est extrêmement rude, mais au fur et à mesure il va apprendre à connaître cette partie sauvage enfouie au plus profond de lui, à vivre avec, à la laisser se déployer... N'avons-nous pas tous une partie de notre être qui sommeille en



nous-mêmes, et pour laquelle il suffirait parfois que d'un petit changement dans notre quotidien, dans notre environnement ou dans notre état d'esprit, pour qu'elle puisse se réveiller et s'exprimer ?

SOMMES-NOUS « ENDORMIS » PAR LE CONFORT DANS LEQUEL NOUS VIVONS ?

J'ai en effet l'impression que nous vivons dans un monde où le confort domine tout, et qu'au nom de ce confort, tout doit être contrôlé : les animaux, l'environnement, les autres êtres humains, tout doit être « prévisible », « certain », « inoffensif »... Mais cette illusion de contrôle, à laquelle nous nous agrippons, craquèle de toute part, et il y a des résurgences de quelque chose de plus primaire, plus ancien, qui en émerge. Notre confort, et le sentiment de « sécurité » qui en découle, sont fragiles... tout peut chavirer, d'un moment à l'autre (il suffit d'observer, à quel point nous avons tous été chamboulés par la pandémie). Ce glissement vers le brut, le rude, le sauvage, j'ai envie de le montrer notamment à travers la scénographie.

PARLEZ-NOUS JUSTEMENT DE CETTE SCÉNOGRAPHIE...

Pour celle-ci nous partons d'un intérieur douillet, où tout est maîtrisé : le feu dans la cheminée, les peaux de bêtes sauvages au mur, le frigo bien rempli, les plantes dans leurs pots, des chiens en laisse... Et tout cela va éclater lorsque la ruée sur l'or va commencer,

lorsque les humains pris de frénésie lâchent tout pour partir à l'aventure. Concrètement, nous allons tenter de montrer cela, à partir de caisses. Le mur de la maison du début, sera constitué de caisses, et lorsque la ruée sur l'or commence, ces caisses vont être utilisées pour embarquer les choses. Au fur et à mesure que la scénographie de la maison est ainsi démontée, l'espace s'ouvre et on aperçoit le ciel. Plus on avance, plus l'horizon s'élargit. Les boîtes pouvant être empilées, cela nous permettra à un moment d'avoir un traineau quasiment à taille réelle. Et en les recouvrant de tissus, elles deviennent paysage. Quant aux portes du frigidaire, elles deviennent étendues glacées et rivières gelées... Pour traduire l'idée de « mouvement », de course, de quête, notamment dans les scènes de piste, nous allons aussi recourir à la musique et aux sons, inspirés par le bruit du vent et du souffle rythmique des chiens de traîneaux ainsi que par les chants inuits.

QU'EN EST-IL DES MARIONNETTES ?

L'image des chiens de traîneaux m'évoquait en quelque sorte celle des marionnettes à fils, contrôlées par le haut, qui seraient lancées sur une piste, retenues par les brides de leur harnais à l'horizontale. Dans notre adaptation de *L'appel sauvage*, nous faisons au début appel à des marionnettes à fils, qui représentent les chiens domestiques. Ce seront de belles et grandes marionnettes, toutes polissées et « bien portantes ». Lorsque Buck va partir dans le Grand Nord, nous allons jouer sur des tailles différentes et surtout sur le type de manipulation. Dès que l'aventure commence, Buck sera représenté par une tête de chien directement empoignée par le comédien. Cette manipulation plus immédiate que le fil, traduit l'idée de force et de volonté. Toutes les marionnettes de chiens vont avoir une gueule qui s'ouvre avec une langue qui halète, et leurs corps vont être manipulés à bras le corps par les comédiens. Lorsque nous montrons l'attelage de la meute, nous poussons ces jeux d'échelle encore plus loin, en faisant appel à des reproductions miniatures... pour rendre l'effet de la petitesse des créatures dans l'immensité de la nature.

QUEL EST LE RÔLE DES MANIPULATEURS ?

Ici, les manipulateurs sont vraiment au service des marionnettes, sans rôle à part entière. Ils incarnent plutôt la conscience du chien et sa pensée. En effet, toute l'histoire est racontée du point de vue de Buck. C'est lui, et les autres chiens, qui auront un langage intelligible. Ce que diront les êtres humains restera indistinct, tout comme leurs apparences, limitées à des silhouettes et un trait ou attribut caractéristique. On les comprendra uniquement à travers leurs intentions, où à travers les ordres donnés à l'attelage. Le

seul homme, qui apparaîtra plus grand, plus distinctement, et dont Buck comprendra le langage, sera Thornton, le seul homme rencontré au fil de son périple, pour lequel Buck éprouvera de l'amour. C'est le seul personnage humain qui sera représenté par un comédien.

THORNTON EST EN EFFET UN PERSONNAGE CLÉ DANS LE « RETOUR AU SOURCES » DE BUCK...

Oui, dans *L'appel sauvage*, Buck va découvrir quatre rapports différents à la nature : au début, lorsqu'il est domestiqué, la « nature sauvage » et la « civilisation » au sein de laquelle il vit, sont clairement séparés. Lorsqu'il est enlevé et employé dans le Grand Nord, il est soudainement confronté à la « sauvagerie », à la « loi du plus fort » et doit faire l'apprentissage de cette nouvelle vie en affrontant la rudesse, le froid, la faim, la rancune des autres chiens de la meute. Son maître à cette époque est un postier, un personnage exigeant, mais juste, qui entretient avec ses chiens (et donc la nature) un rapport qu'on pourrait qualifier d'« utilitaire ». Buck est ensuite recueilli par un trio complètement inconscient, des personnes désorganisées et violentes, qui ne sont ni à l'écoute de la nature, ni des chiens, ni même des hommes. C'est l'incarnation même de l'« arrogance de la civilisation ». Lorsque Buck rencontre le chercheur d'or Thornton, il découvre grâce à lui l'existence de l'amour, de la justice, l'harmonie et l'équilibre possible entre civilisation et nature... une belle utopie, qui ne sera pas de longue durée... Propos recueillis par Irène Le Corre, mars 2021

ISABELLE MATTER

Après des études en sociologie, Isabelle Matter s'est engagée sur la voie du théâtre et de la marionnette. Directrice du Théâtre des Marionnettes de Genève (TMG) depuis la saison 15-16, Isabelle Matter a notamment dirigé les projets de la Compagnie des Hélices de 2000 à 2014. Elle y a réalisé de nombreux spectacles avec de la marionnette, dans des espaces publics, dans des salles de théâtres et dans le cadre d'échanges interculturels, dont est issu par exemple une double mise en scène de *Rhinocéros* entre La casa del Teatro Nacional de Bogota et Saint-Gervais Genève le Théâtre en 2011. Elle a écrit plusieurs spectacles destinés au jeune public, dont trois adaptations de textes classiques co-écrites avec Domenico Carli, qu'elle a mises en scène. L'une, d'après Antigone de Sophocle, *Un Os à la Noce*, a été créée au TMG en 2008 ; *Donne-moi sept jours*, au Théâtre des Marionnettes de Lausanne en 2013, est inspiré de différents récits de la cosmogonie antique, d'Hérodote à Platon en passant par des éléments de la Genèse et *Si je rêve*, une libre adaptation de *La vie est un songe* de Calderon de la Barca a été créé au TMG en avril 2016 pour comédiens et marionnette à fils. En décembre 2015, elle met en scène au TMG une adaptation des *Habits Neufs de l'Empereur* pour jeune public dès 4 ans, *Le Roi tout nu*, et, en décembre 2016, *Tombé du Nid*. En février 2018, elle adapte le roman *Un Fils de notre temps* de Ödön von Horváth pour la scène et la marionnette. Suivent en 2019 *Tropinzuste* sur un texte de Fabrice Melquiot et en 2020 la mise en scène de l'épisode Ariette dans la triptyque marionnettique *Comme sur des roulettes*.

NOTRE PART SAUVAGE... LA TENSION ENTRE CIVILISATION ET MONDE SAUVAGE

Jack London, en quête d'aventure

JACK LONDON, ROMANCIER AVENTURIER

Alors que les Etats Unis vivent les derniers feux d'une extraordinaire croissance économique et se divisent violemment en classes sociales de plus en plus distinctes, Jack London voit le jour à San Francisco le 22 janvier 1876. Fils de Flora Wellman et de (probablement) William Chaney, Jack London (qui s'appelle encore John Griffith Chaney) naît dans un foyer déchiré par la misère et les conflits conjugaux. Très vite Flora, d'une santé très fragile, se retrouve sans domicile et sans ressources. Jack est élevé par une nourrice. En septembre 1876, Flora épouse John London, veuf, père de deux petites filles, ancien combattant de la Guerre de Sécession (surnommé Jack London). Notre auteur adoptera le surnom de son père adoptif. Malgré les nombreux efforts produits par son père adoptif, la situation économique de la petite famille ne s'améliore pas.



Athlétique, curieux de tout et autodidacte, Jack London s'initie à la littérature et lit de manière disparate ; ce sont ses seuls moments d'évasion. Un accident empêchant son père de travailler conduit Jack London à travailler dans une conserverie à 10 cents de l'heure pendant 12 à 18 heures par jour. Exaspéré par cette première expérience d'exploitation, son désir de liberté ne cesse de s'accroître de jour en jour. Jack London va alors enchaîner les petits boulots : balayeur de jardins publics, menuisier, éleveur de poulets, chasseur de phoques (jusqu'au Japon et en Sibérie), piller d'huîtres, patrouilleur maritime, blanchisseur... À chaque fois ses expériences se déposent en couches et se sédimentent constituant ainsi une réserve exceptionnelle de récits.

En 1893, il se met à écrire et participe à un concours de nouvelles en narrant ses expériences de chasse mer. Sa nouvelle remporte le concours alors que sa famille est proche de la ruine. Cette première étape signe le début de la carrière littéraire de Jack London. Révolté par l'exploitation des masses ouvrières, il s'engage dans un mouvement de protestation qui s'essouffle très vite. Mais Jack London est maintenant sur les routes, vagabond. Incarcéré injustement, il cherche encore sa voie et accumule des expériences de vie. Il reprend ses études avec acharnement. Sa foi socialiste s'enflamme.



Dossier de presse *L'appel sauvage*

Le 14 juillet 1897 : la nouvelle de la découverte de filons d'or dans le Grand Nord, va le décider à partir faire fortune dans le Klondike. Si sa récolte d'or se chiffre à 4.5\$, cette expérience décisive et d'une difficulté extrême est à l'origine de ses œuvres le plus célèbres. Il affirmera sans ambages « le Klondike a fait de moi ce que je suis devenu ».

À partir de 1900, empli de toutes ces expériences, il publie ses œuvres les plus célèbres (*Le Fils du loup*, *L'Appel sauvage*, *Croc Blanc*, *Martin Eden*). Le succès immédiat que remporte *L'appel Sauvage*, livre mythique et riche de figures archétypales, va le marquer à jamais, si bien qu'il adopte l'emblème du loup comme signe distinctif et signature.



En 1907, il se fait construire un bateau, le Snark, et entreprend de faire le tour du monde. La croisière est interrompue lorsqu'il contracte une maladie tropicale et rentre aux États-Unis après avoir été hospitalisé en Australie. Tout n'est pas perdu pour autant, puisqu'il rapporte de ce fabuleux voyage de nouveaux récits saisissants. Jack London a publié de son vivant quarante-trois ouvrages (romans, récits, reportages, recueils de nouvelles, etc.), traduits dans le monde entier.

Devenu une véritable star médiatique de ce début de siècle, il meurt le 22 novembre 1916 à l'âge de 40 ans des suites d'un empoisonnement du sang causé par plusieurs maladies et peut-être d'un usage excessif de la morphine. Source : TMG et Gallimard.fr

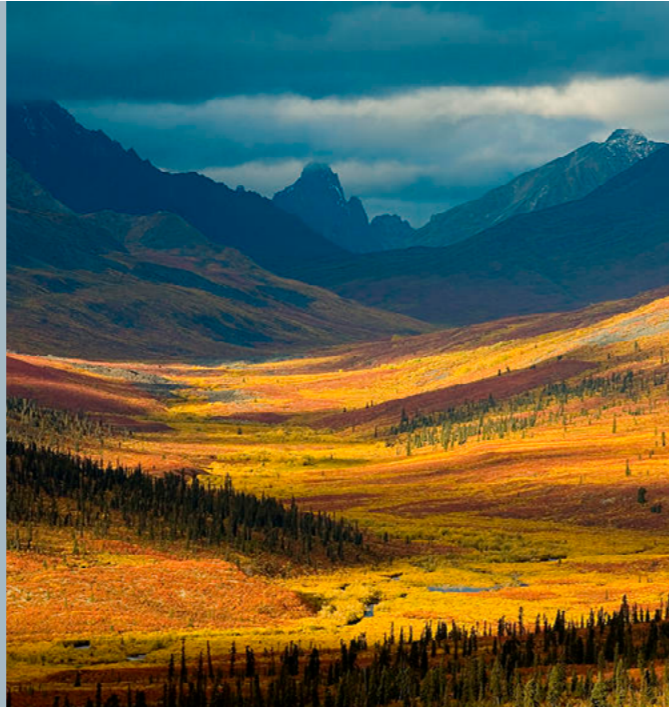
**« J'aime mieux être un météore superbe,
chacun de mes atomes rayonnant
d'un magnifique éclat
plutôt qu'une planète endormie.
La fonction de l'homme
est de vivre, non d'exister.
Je ne gâcherai pas mes jours
à tenter de prolonger ma vie.
Je veux brûler tout mon temps. »**
Jack London



Dossier de presse *L'appel sauvage*

Le Grand Nord

Avant les chercheurs d'or, ce sont les trappeurs et les Indiens qui vivent dans le Grand Nord. En canoë ou à pied, les trappeurs remontent le cours des rivières en suivant le parcours du gibier : élans, grizzlis, loups... La région du Yukon, dont fait partie le Klondike, est bordée de montagnes et constellée de lacs glaciaires, longs et étroits. Les conditions climatiques sont extrêmes : l'été, bien que très court, se caractérise par une chaleur intense qui permet aux moustiques de proliférer dans les nombreux marécages causés par la fonte des glaces. L'hiver, lui, dure près de neuf mois et les températures peuvent descendre jusqu'à - 50°C ! Tous les cours d'eau sont alors gelés ou charrient d'énormes blocs de glace, rendant la navigation impossible, tandis que les blizzards empêchent toute randonnée.



À la fin du XIXe siècle, l'Alaska, cédée par les Russes aux États-Unis en 1896, est un pays sans foi ni loi. La Yukon River, qui se jette dans le détroit de Béring, la sépare du Canada qui ne s'en préoccupe guère non plus. Seuls y vivent quelques trappeurs et des tribus indiennes (voir encadré ci-dessus). Mais après la Californie dans les années 1850, c'est au tour de l'Alaska, et plus précisément du Klondike à la frontière du Yukon, de connaître une ruée vers l'or durant l'été 1897. Le 15 juillet 1897, l'Excelsior a accosté à San Francisco avec à son bord une tonne d'or venue tout droit du Klondike. Grâce au télégraphe, la nouvelle qu'on a trouvé de l'or dans cette région inhospitalière se répand comme une trainée de poudre et quelques mois plus de 100 000 prospecteurs partent tenter leur chance. Ouvriers agricoles, chômeurs, vagabonds, aventuriers, tous rêvent d'or et de richesse.

GOLD! GOLD! GOLD! GOLD!
Sixty-Eight Rich Men on
the Steamer Portland.
STACKS OF YELLOW METAL!
Some Have \$5,000, Many Have More, and
a Few Bring Out \$100,000 Each.
THE STEAMER CARRIES \$700,000.



Les prospecteurs, venus de tout le pays, partent de San Francisco ou Seattle en bateau, longent le Canada et contournent le golfe de l'Alaska pour débarquer à St Michael d'où ils doivent ensuite remonter la Yukon River jusqu'à Dawson City. La route terrestre, plus longue, longe la côte Pacifique jusqu'aux cols qu'il faudra ensuite franchir : il leur faut choisir entre la Chilkoot Pass ou la White Pass (ou Dead Horse Pass : le col du Cheval mort). Les autorités canadiennes imposent aux prospecteurs d'emporter de quoi manger pendant un an, soit plus de 500 kg de nourriture, chargement auquel s'ajoutent le matériel, les outils, les vêtements....

Le saviez-vous ?

À la frontière entre l'Alaska et la Colombie britannique, une montagne a été rebaptisée en hommage à Jack London. Le Mont London culmine à 2 326 mètres.

« Et c'est reparti ! On court comme ça pendant des jours. On suit la piste qui conduit au canyon de Dyea. (...) On traverse Sheep Camp, on passe devant les Scale, la ligne des bois. On s'arrête le soir de plus en plus tard, on se lève de plus en plus tôt. Les rations de nourriture diminuent. On franchit le redoutable col de Chilkoot, Je vais droit, je ne me fais plus mordre. Puis, le lac Benett où des milliers de chercheurs d'or construisent des bateaux en attendant la fonte des glaces au printemps. »

Extrait du scénario *L'appel sauvage*



Se succèdent ravins, précipices, pentes escarpées qui se referment comme autant de pièges sur les hommes mal préparés et mal équipés. Portant leur matériel, leur nourriture, et même parfois leurs chiens de traîneaux, les prospecteurs tentent de franchir la Chilkoot Pass en une interminable chaîne humaine. Une épaisse couche de neige recouvre ce passage escarpé que tant d'explorateurs redoutaient ; il leur fallait parfois jusqu'à 40 montées et descentes pour acheminer la nourriture et l'équipement jusqu'au sommet, sur lequel commençaient à se développer des campements précaires de Klondikers épuisés.

Les hommes qui y arrivent auront mis près de trois mois ! Commence alors une nouvelle épreuve : attendre la fonte de glaces pour descendre la Yukon River à travers les montagnes afin de rejoindre Dawson City. **Seul un tiers de ces aventuriers aurait réussi à traverser ces terres sauvages inhospitalières pour atteindre les champs aurifères du Klondike, Jack London était l'un d'eux.**

Les conditions de vie étaient désastreuses. Les histoires de malnutrition, de noyade dans les marécages sous d'énormes charges ou de démence à cause des effets combinés de la faim et du froid extrême sont nombreuses dans les témoignages de l'époque de ces chercheurs d'or avides de richesse. Bon nombre d'entre eux étaient employés par les prétendus Rois du Klondike qui jouissaient d'un monopole sur les zones aurifères fructueuses et versaient un salaire aux prospecteurs afin de remplir leurs propres poches du précieux métal.

À cent vingt kilomètres de Dawson City, ils se lancent dans la prospection, mais Jack London abandonne au bout de trois jours. Il a découvert que la prospection était un travail éprouvant : il faut extraire du gravier de la rivière, forer des puits, créer des écluses, le tout dans une eau glacée.



Après s'être attribué une parcelle de 150 m le long de la rivière Stewart, Jack London regagne Dawson City afin de revendiquer officiellement sa concession, mais passe tout son temps dans les bars où de vieux prospecteurs lui racontent les histoires du Grand Nord.

Dawson City, ville-champignon au confluent du Klondike et du Yukon, passe de 500 habitants en 1896 à plus de 30 000 en quelques mois ! Surpeuplée et anarchique, la ville connaît de graves problèmes de ravitaillement et d'épidémies (paludisme, dysenterie, typhoïde, diphtérie...), mais compte une trentaine de saloons où les prospecteurs s'enivrent pour oublier la dureté de leur vie. Les rues font alterner cabanes en rondins et tentes, et sont régulièrement ravagées par des incendies.



Le temps qu'il passera dans les saloons enfumés de cette ville emblématique de la ruée vers l'or allait lui offrir un contraste chaleureux par rapport à la dure vie de chercheur d'or sur les berges austères et glacées de la rivière Stewart. **C'est d'ailleurs dans cette ville qu'ont été plantées les graines de nombreux personnages de ses livres à venir, avec notamment la rencontre d'un St-Bernard-Colley prénommé Jack appartenant à deux frères qui avaient permis à London de camper à côté de leur cabine. L'un des maîtres du chien, Marshall Bond, dira d'ailleurs de son invité qu'il « avait l'œil pour discerner les bons caractères, et savait les apprécier chez les chiens comme chez les hommes. »**

Quand il n'est pas dans les saloons, il lit Darwin, Milton, Kipling... Épuisé et mal nourri, il est atteint du scorbut – les fruits et légumes frais sont rares à Dawson City – et décide de quitter le Klondike pour regagner la Californie dès la fonte des glaces. En août 1898, juste un an après son départ, il est de retour à San Francisco, les poches toujours vides (son butin se limite à 4,50 \$ d'or), mais des histoires et des souvenirs plein la tête... Il écrira plus tard : « Je n'ai rien rapporté du Klondike à part le scorbut », même si cela n'est pas tout à fait vrai. Ses expériences intenses au Canada combinées à sa décision de s'éloigner du « piège qu'est le travail » en s'essayant à l'écriture pour gagner sa vie l'ont amené à écrire plusieurs nouvelles traitant de questions existentielles ou élémentaires avec pour toile de fond le Grand Nord et ses conditions de vie intransigeantes. **« C'est au Klondike que je me suis trouvé », écrira-t-il plus tard. « Là-bas, personne ne parle. Tout le monde pense. Là-bas, on se fait sa propre vision. Je me suis fait la mienne. »**



Les individus rencontrés par Jack London dans le Yukon sont devenus les personnages de ses romans. Après de plusieurs nouvelles et un premier roman, *Une fille des neiges*, passé complètement inaperçu, il décide d'écrire une nouvelle dont le héros sera un chien maltraité qui retourne à la vie sauvage : **Jack, le chien de Marshall Bond, devient Buck, le chien californien qui voyage dans le grand nord pour travailler en tant que chien de traîneau.** Emporté par son histoire, il se retrouve rapidement avec un manuscrit de 32 000 mots au lieu des 4 000 prévus. *L'Appel de la forêt* paraît d'abord en feuilleton dans le Saturday Evening Post, puis en volume durant l'été 1903.

Le roman rencontre un succès foudroyant : le premier tirage de 10 000 exemplaires est rapidement épuisé. Il est traduit dans le monde entier et se vend à des millions d'exemplaires. Malgré ce succès, Jack London, qui a vendu ses droits pour 2 500 \$, ne touchera jamais un cent de plus. Le roman est publié en France en 1905 sous le titre *L'Appel de la forêt*, puis *L'Appel du Grand Nord* ou encore *L'Appel sauvage*.

Sources : Simon Ingram, Jack London, une vie aussi palpitante que ses livres, dans National Geographic, 29 fév. 2020 et Dossier pédagogique de Chaumont Cinémas

« L'histoire que je vais te raconter débute en 1897.

Dans ce temps, j'habite en Californie. Le Sud. La chaleur, les orangers.

Le paysage, on dirait qu'il te sourit. C'est le grand domaine du juge Miller. On y est bien.

J'ai toujours su me faire aimer et respecter. J crois que c'est mon aptitude au jeu et

mon caractère. Ça plaît. J'fais ce qu'il faut pour satisfaire les autres et voilà.

J me suis acclimaté comme qui dirait. »

Extrait du scénario de *L'appel sauvage*

« Au fond, il n'avait pas encore trouvé sa vraie place. Il s'est toujours adapté, partout et avait toujours su se faire aimer et respecter, tant pour son aptitude au travail et au jeu que par sa bonne volonté et sa trempe. Mais il n'avait jamais pris racine.

Il s'était acclimaté suffisamment pour satisfaire les autres mais non pour se satisfaire lui-même. Il avait constamment été tourmenté par une inquiétude vague, un appel lointain qui l'avait détourné de sa route à un moment ou à un autre, jusqu'au jour où il avait découvert les livres, l'art, l'amour. »

Extrait de *Martin Eden*, Jack London, Ed. Libretto

ENTRETIEN AVEC JEAN-LUC TENDIL, SPÉCIALISTE DE JACK LONDON

Quelle place *L'Appel sauvage* occupe dans la carrière littéraire et l'œuvre de London ?

***L'Appel sauvage* est à la fois un roman charnière dans son œuvre et son « roman apothéose ».** À l'époque de la publication de *L'Appel sauvage* en 1903, Jack London a déjà écrit quelques nouvelles mais il n'est pas encore connu. Lorsque *L'Appel sauvage* paraît par épisodes dans le Saturday Evening Post, le succès est immédiat auprès de lecteurs avides de lire des romans d'aventure. Il marque un tournant dans sa carrière en lui apportant une renommée internationale. Je le qualifie de « roman apothéose » parce que London est avant tout un maître de la nouvelle, qui a du mal à tenir ses personnages et à développer une intrigue sur la longueur. Or avec *L'Appel sauvage* il réussit un tour de maître. (...)



Jean-Luc Tendil est professeur agrégé et enseigne la littérature et de civilisation américaine à l'université d'Avignon. Il a publié sa thèse *De la conquête territoriale à la conquête sociale : L'homme jouet ou acteur de son évolution dans l'œuvre de Jack London* en 2010 aux éditions Omniscritum.

versent le désert puis gravissent les sommets de la Sierra Nevada pour atteindre la Californie, cette terre des richesses et de la récompense. **Dans les romans du Grand Nord, le but n'est pas d'atteindre une terre promise mais de se trouver soi-même, de puiser en soi la force d'affronter le monde.** Ce sont des récits qui portent aussi en eux une certaine nostalgie, qui évoquent des vertus antiques et primordiales qui ont été affaiblies. La vertu naturelle y a été ensevelie par la civilisation et a fait perdre aux Hommes les notions de courage, de loyauté, de fidélité à l'autre. Cependant, les histoires du Grand Nord annoncent le western comme genre cinématographique en portant une idée de la nostalgie de la frontière.

Dans quel courant de pensée américain s'inscrit Jack London ?

Il se veut naturaliste. La littérature américaine du XXe siècle est très influencée par la littérature française, notamment par Zola et donc par le naturalisme. Il veut raconter l'évolution sociale, expliquer la société par des lois naturelles immuables. Cela étant dit, il se laisse facilement gagner par la nostalgie romantique des passions primitives, ce que l'on retrouve dans *L'Appel sauvage* quand Buck, le chien, rejoint une louve pour créer une sorte de société patriarcale. Il a aussi voulu réconcilier le darwinisme et le socialisme. Il s'intéresse beaucoup à ce qui se passe en ville, aux ouvriers et à leurs conditions de vie. Pour lui, l'ouvrier est devenu plus fort par sélection naturelle, en étant astucieux et moral. **Le bourgeois, lui, est affaibli par la sécurité dans laquelle il vit, par les barrières qu'il a érigées autour de lui. London croit à la révolution, il pense que les détenteurs du capital sont en quelque sorte « ramollis » par le système qu'ils ont mis en place et qui rend l'ouvrier plus révolté et plus déterminé que jamais.** Le fait que l'homme fort ne trouve pas, dans une société cloisonnée, la place qui lui revient de droit est une injustice pour lui. Voilà pourquoi il imagine un effondrement de la société capitaliste.

Source: DP Chaumont Cinémas, propos recueillis par Pauline Le Gall

Le livre a eu un succès immédiat et mondial. Y avait-il une vogue des romans traitant de la Ruée vers l'or ?

London est un homme d'action, un sanguin qui obéit davantage à des impulsions soudaines qu'à des désirs longtemps mûris. En juillet 1897, à peine quelques semaines après le la découverte d'or dans le Yukon, London s'embarque pour le Grand Nord où il passe beaucoup plus de temps dans les saloons improvisés qu'à prospecter de l'or dans les rivières. Mais il revient avec dans la tête des images, des paysages, un gisement d'histoires qui vont le propulser sur la scène littéraire. Grâce à quelques nouvelles sur la Ruée vers l'or (notamment *Le Silence Blanc*), il se fait un nom. Dans ce domaine, oui, London est un pionnier, voire le pionnier. Bien sûr, il y avait déjà une mode du roman d'aventure colonialiste, avec des auteurs comme Jules Vernes, Rudyard Kipling ou Owen Wister, mais **Jack London invente vraiment la geste du Grand Nord.** (...)

Y a-t-il une mythologie du Grand Nord dans le roman américain ? Est-ce la transposition du mythe de l'Ouest ? Est-ce que les romans du Nord constituent un simple déplacement géographique des codes du western ?

Oui et non. Le western est une geste de la terre promise. Dans ces romans et films, les héros tra-

Entre chien et loup, entre civilisation et vie sauvage

Notre civilisation occidentale est plus éloignée que jamais de la nature. Nature qu'elle a exploitée, domestiquée, contrainte et même souvent (re)niée, épuisant ses ressources et détruisant son équilibre. Aujourd'hui, cette dernière se fait entendre: dérèglements climatiques provoquant sécheresses incendies, ouragans, épidémies... Si ce n'est déjà fait, nous serons tou-te-samenés très prochainement à modifier fondamentalement notre rapport à la nature, au monde non humain, à la vie sous toutes ses formes.

En tant qu'individus, nous avons cru pouvoir endormir nos instincts et notre partie animale dans les bras accommodants que nous tendait la civilisation: confort, abondance, vie facile. Mais qu'advient-il de nous lorsque l'enjeu de la survie revient au premier plan...?

L'œuvre de Jack London n'a cessé de questionner ce rapport entre civilisation et nature sauvage, entre la vie pleinement vécue et l'existence sécurisée du monde moderne.

Source : Dossier de présentation du TMG

L'HISTOIRE D'UNE DOMESTICATION

LA DOMESTICATION DU LOUP

La domestication du chien est intervenue au début du Paléolithique supérieur. Le chien est la première espèce domestiquée par l'homme et la seule domestiquée au cours du Paléolithique. Ce cas particulier parmi les espèces domestiques lui permet d'occuper une place à part auprès de l'Homme.

L'identité exacte de l'ancêtre du chien a longtemps été un mystère. Charles Darwin, dans *The Variation of Animals and Plants under Domestication* (1868), supposait ainsi qu'ils provenaient d'un croisement entre des loups et des chacals. La génétique a finalement permis d'établir que le chien est plus proche génétiquement de sous-espèces actuelles de *Canis lupus* (ou loup gris), avec lequel il partage 99,9 % de son ADN, que de tout autre espèce de canidé.

La relation entre humains et canidés sauvages est très ancienne. Des restes de loup auraient été trouvés en association avec ceux d'humains datant de 40 000 ans. Les chasseurs-cueilleurs du Paléolithique et les loups avaient plusieurs points communs : ils appartenaient à des espèces sociales, ils partageaient le même habitat et ils se nourrissaient des mêmes proies. Des études ont montré que les louveteaux capturés tout jeunes et élevés par des hommes s'approprièrent et se socialisent facilement, d'autant plus qu'ils dépendent de leurs maîtres pour leur alimentation.

Source : Wikipédia « Domestication du chien »



« Parfois, alors qu'il restait là accroupi, à cligner rêveusement des yeux face aux flammes, il lui semblait que ces flammes appartenaient à un autre feu, et qu'accroupi auprès de cet autre feu il voyait devant lui un autre homme (...). Cet homme avait des jambes plus courtes, des bras plus longs, des muscles filiformes et noueux plutôt qu'arondis et saillants. Sa chevelure était longue et emmêlée, et juste au dessus-d'elle, sa tête formait une ligne oblique partant des yeux. Il émettait des sons bizarres, et semblait avoir très peur des ténèbres, qu'il scrutait sans arrêt, en serrant fort dans sa main qui pendait à mi-hauteur entre son genou et son pied, un bâton avec une lourde pierre attachée à son extrémité. Il était presque nu avec une peau de bête en loques et roussie par le feu qui lui couvrait seulement une partie du dos... »

Jack London, *L'appel sauvage*

**« Et puis tu entends le chant.
Lugubre, envoûtant, d'avant que tu sois né...
Et puis dans le feu, tu vois un autre feu... Un feu plus vieux,
d'avant que la race soit race... Et au bord de ce feu, il y a un
homme, des jambes courtes, des muscles ramassés, en four-
rure, accroupi, c'est une caverne. Les ombres dansent contre
les parois. Derrière, dans les ténèbres, des braises rouges
brillent dans la nuit. Je les vois, je les entends,
je les sens, j'y suis... »**

Extrait du scénario de *L'appel sauvage*



CROC-BLANC: L'APPEL SAUVAGE « INVERSÉ »



Croc-Blanc: l'histoire

Croc Blanc est un chien-loup, issu d'un loup et d'une chienne, dans une partie déserte du Grand Nord. Il suit sa meute et la règle naturelle de la vie sauvage, la loi du plus fort : soit il tue pour manger, soit il meurt et est mangé. Il porte une admiration sans borne aux humains qu'il appelle « les dieux ».

Plus tard, chez les indiens, il se distingue radicalement des autres chiens et demeure isolé. Rejeté par les autres, il devient, en réponse à la méchanceté des hommes, un combattant féroce. Il est alors vendu à l'immonde Beauty Smith pour devenir une bête de combat. Il remporte chaque duel jusqu'au jour où il combat un bouledogue, Cherokee.

Alors qu'il risque fort de perdre, il est recueilli par Weedon Scott. Grâce à la patience de ses nouveaux maîtres, il découvre l'amour et la fidélité entre un loup et son maître. Croc Blanc s'adapte à la vie de chien de compagnie et fonde sa famille avec une chienne nommée Collie.

Source : Maxicours, Croc-Blanc de Jack London

Lors de son séjour au Klondike, Jack London a observé, mais il a aussi beaucoup lu, et *Croc-Blanc* transpire des idées scientifiques du XIXe siècle. Sont-elles encore d'actualité ?

Barbara Molnar, biologiste spécialiste du loup, confirme certains faits décrits dans le roman, à commencer par la naissance de Croc-Blanc, né d'une mère à moitié chien et d'un père loup: « *Entre chien et loup, l'infertilité est totale. Le loup et le chien partagent 99,9% de leurs gènes et sont considérés comme appartenant à la même espèce. On pense à ce jour que le loup est l'ancêtre du chien, et que la domestication remonte à 20 000 ou 30 000 ans: donc avant la sédentarisation de l'homme.* »

Sur ce point, Jack London a vu juste: on sait aujourd'hui que les loups ont été apprivoisés par des chasseurs-cueilleurs. Il évoque même l'idée d'un « pacte d'allégeance » entre l'homme et le loup, ce dernier troquant sa liberté contre une place près du feu.

« Du feu ? », s'exclame Barbara Molnar. « Ils n'en ont pas besoin ! » Mais comment alors les hommes ont-ils conquis le loup? « Il y a deux théories, explique la spécialiste: soit les hommes ont capturé et élevé des louveteaux, sélectionnant successivement ceux qui s'attachaient et se soumettaient le plus à eux, soit des loups adultes se sont laissés approcher. De par leurs activités similaires, les chasseurs-cueilleurs étaient souvent amenés à côtoyer les loups. »

Pourquoi le loup est-il le premier animal à avoir été apprivoisé puis domestiqué ? Parce que sa sociabilité est proche de la nôtre: « Ils fondent une famille et la protègent, ils ont un territoire qu'ils défendent, ils chassent en groupe. Ils sont fondamentalement sociaux. Ainsi, dans la culture amérindienne, le loup était très souvent perçu comme un égal, un frère », poursuit la biologiste. Pareil pour la vie familiale: « La meute est composée de deux parents et de leurs descendants. Lorsque les jeunes atteignent la maturité sexuelle, ils quittent

la meute pour en fonder une nouvelle, ou rejoignent un autre groupe. Quant aux loups dits « solitaires », ils sont en fait à la recherche de nouveaux compagnons. Des études récentes ont également montré qu'un loup en conflit avec un membre de sa meute cherche la réconciliation. Il arrive également que d'autres membres du groupe viennent spontanément consoler les individus après une altercation – au demeurant, on se bat très peu au sein de la meute. »

Le mot « attachement » revient souvent dans les mots de Barbara Molnar. Étonnante perspective pour nous Européens, empoisonnés par une imagerie funeste, qui ne supportons le loup qu'à bonne distance, dans des poches de vie sauvage (...). **L'attachement donc, c'est précisément le fil rouge de *Croc-Blanc*, roman initiatique où le héros, maltraité dans ses jeunes années, devient une bête hyperféroce – malheur aux chiens qui croisent son chemin, en une fraction de seconde ils se retrouvent à terre, la carotide tranchée – puis se mue en compagnon dévoué d'un riche Californien, qui parvient à l'appivoiser à grand renfort de caresses et de mots tendres.** La civilisation gagne si bien Croc-Blanc que pour sauver son maître blessé, il parvient à forcer sa nature en émettant un aboiement providentiel!

Source : Emmanuel Gehrig, «Croc-Blanc», l'histoire du loup qui finit par donner la patte, Le Temps, 10 juillet 2015



LES LOIS DE LA CIVILISATION VS. LES LOIS DE LA VIE SAUVAGE

« Le juge, il s'occupe des lois.

Tu sais que tout obéit à des lois, l'oiseau qui vole, eh bien il obéit une loi, la même que la terre qui se transforme en plante qui devient graine que l'oiseau peut avaler pour voler, tout ça est relié par des lois.

**Mais les sapiens,
ils en inventent des nouvelles. »**

Extrait du scénario de *L'appel sauvage*

« J'pourrai jamais oublier cette image. Et la manière de se battre des chiens d'ici. Ils t'attaquent et se retirent tout de suite. Et ils recommencent. Et une fois que t'es à terre, c'est fini. Pas de quartier. Tous les autres te mettent en pièces. Tous.

Eh bien je ne tomberai jamais! Ça, c'est la loi des crocs.

La loi des crocs, et du gourdin. Un nouveau monde. »

Extrait du scénario de *L'appel sauvage*

« Du poisson. Toujours du poisson. Glacé. Il faut le manger vite sinon tu te le fais voler. Fini les politesses! Quand t'as faim, tu fais pareil. J'ai piqué du poisson au bonhomme hier. Il était furax, mais je ne me suis pas fait prendre.

C'est Dub qui a ramassé du fouet à ma place ! C'est la loi maintenant.

J'avais faim. J'ai volé. La loi des crocs et du gourdin, j'ai compris comment m'y prendre!

Je progresse – ou je régresse, ça dépend – à grand pas ! Je peux manger n'importe quoi, dormir n'importe où, sentir, voir et entendre à des kilomètres... »

Extrait du scénario *L'appel sauvage*

« Dans la vie des origines, la pitié n'existait pas. On la prenait par erreur pour de la crainte, et de tels malentendus menaient à la mort. Tuer ou se faire tuer, manger ou se faire manger : telle était la loi ; et il obéissait à ce commandement issu des profondeurs du temps. »

Jack London, *L'appel sauvage*

L'APPEL SAUVAGE: NOUVELLE VIE, NOUVELLES LOIS

L'ÉVEIL DE L'INSTINCT : BUCK RENOUÉ AVEC SA NATURE PROFONDE

« Il ne se contentait pas d'apprendre par l'expérience : des instincts longtemps assoupis revivaient dans son être, tandis que les générations domestiquées s'en effaçaient.

D'une manière confuse, il retrouvait le souvenir de la jeunesse de la race, au temps où les chiens sauvages rôdaient en meutes à travers les forêts des premiers âges et tuaient la proie qu'ils capturaient. (...) Ils ranimaient en lui la vie des temps anciens. (...) Lorsque, dans le calme des nuits froides, il pointait le museau vers une étoile et hurlait longtemps à la façon d'un loup, c'étaient ses ancêtres, devenus cadavres et poussière qui pointaient le museau vers l'étoile et hurlaient à travers les siècles jusqu'à lui. (...)

l'antique chanson montait en lui et il renouait avec ses origines... »

Jack London, *L'appel sauvage*

« Tout ce frémissement des anciens instincts qui, à des époques déterminées, pousse les hommes à quitter les villes bruyantes pour aller tuer dans les plaines et dans la forêt avec les grains de plomb à propulsion chimique, tout cela, Buck le ressentait ; seulement c'était en lui infiniment plus profond ! Il allait en tête de meute, traquant l'animal sauvage, la viande vivante, pour la tuer de ses propres dents et tremper sa gueule jusqu'aux yeux dans du sang chaud. Il y a une extase qui marque l'apogée de la vie et en constitue le sommet indépassable. Tel est le paradoxe de l'existence : cette extase survient quand on est le plus pleinement vivant, tout en oubliant complètement. Cette extase, cet oubli de la vie, saisit l'artiste élevé et emporté hors de lui-même dans un rideau de flammes ; elle saisit le soldat dévasté et refusant de faire quartier, et elle s'empare de Buck alors qu'il conduisait la meute, pourrait l'antique cri du loup et fonçait derrière la nourriture vivante qui fuyait rapidement devant lui au clair de lune. »

Jack London, *L'appel sauvage*

« Tu t'enroules dans le ventre de la terre, et tu entends la forêt qui hurle au loin. Et c'est comme si ça hurlait dedans toi.

Tu le reconnais ce chant.

Tu sens que quelque chose se réveille au fond de toi. Les ombres du passé.

Quelque chose d'ancien qui veut répondre à la nuit, au froid, à l'immensité.

Tout ça parce que des hommes ont trouvé un métal jaune quelque part au bout du monde; tu te retrouves attaché au bout d'une corde, enfermé dans une cage, battu et jeté dans le grand Nord et maintenant dans le ventre de la terre...

Et tu entends ce chant, tu reconnais ce chant, un chant plus vieux que le monde. »

Extrait du scénario de *L'appel sauvage*



N'y a-t-il pas dans l'aventure de ce chien domestiqué et protégé un peu celle de l'enfant qui, sorti du cocon de l'enfance, doit tracer son propre chemin dans un monde inconnu, immense, et souvent hostile?

Ne doit-il pas faire face aussi à une force nouvelle en lui, une force qui surgit de son être profond?

Source : Dossier de présentation du TMG

« Mais malgré cet immense amour qu'il portait à John Thornton et qui semblait démontrer l'influence des douceurs de la civilisation, l'impact de la race originelle, réveillée en lui par le pays du Nord, demeurait vivant et actif. Il manifestait la fidélité et le dévouement qui naissent du feu et du toit ; cependant, il conservait sa sauvagerie et sa rue. Il était une créature du monde sauvage, venue du monde sauvage pour s'asseoir près du feu de Thornton, plutôt qu'un chien des douces terres du Sud marqué par des générations de civilisation. »
J'ack London, L'appel sauvage

« Il s'appelle John Thorntorn. (...) Il m'a sauvé la vie. C'est bon, la chaleur du feu. C'est bon, la chaleur de ses mains. Sa voix est douce, calme. Il gratte derrière mon cou. C'est bon derrière le cou. Jamais il ne crie. Il prend soin de moi, comme si j'étais son enfant.

C'est la première fois que je sens ça pour un sapiens. Je le regarde, et je me sens bien. Je pense à lui, je me sens bien. Moi aussi je veux prendre soin de lui. Je pourrais donner ma vie pour lui. Pour l'amour d'un homme. On se répare tous les deux. Jour après jour. On se lève, on joue, on va marcher, on va pêcher. (...) Je le regarde et je l'accompagne partout. Je crois que je souris.

Le soir, il s'endort au coin du feu. Moi je contemple ces ombres anciennes. Mais je ne m'endors pas. Au contraire. Les ombres sont si proches maintenant. Dans la forêt, elles m'appellent. Je ne peux pas résister.

Un jour, je suis le chant. Et un jour, je me retrouve nez à nez avec un loup. Il n'a pas peur de moi, je n'ai pas peur de lui. C'est une louve. On se met à courir tous les deux. Je la retrouve toutes les nuits. Toute la meute se joint à nous. On court, on chasse ensemble l'original.

C'est bon la nourriture quand on la chasse soi-même. Mais au lever du soleil, je retrouve l'homme. »
Extrait du scénario de L'appel sauvage



Quelle est la spécificité du roman de London ?

Ce qu'il y a de très spécifique à ce roman réside dans le point de vue. Le monde des hommes est vu à travers le regard d'un animal. Le mutisme du chien met à l'abri les personnages d'un trop grand bavardage et d'une analyse intempestive des sentiments. London ressuscite ce qu'il peut y avoir d'animal chez l'homme (y compris dans le sens de d'animal, l'âme en latin), voire d'humain chez l'animal. Ce roman va véritablement à l'essentiel. (...) La bête dans le roman de London représente le paradis perdu de notre intelligence et de notre âme. L'appel sauvage a par contre eu des descendants comme Le Grizzly de James Oliver Curwood, écrite l'année de la mort de Jack London et qui a été adaptée au cinéma par Jean-Jacques Annaud.

En France, The Call of the Wild a souvent été traduit par L'Appel de la forêt. Quelle autre nuance apporte le « wild » du titre original ?

« Wild » évoque davantage de sauvagerie alors que la forêt évoque un peu trop l'action humaine, le bûcheron. « Wild » désigne non seulement la taïga du

nord du Canada mais aussi une façon d'être de la nature, de l'environnement, un esprit que l'homme ne pourra jamais dompter et réduire à ses besoins.

On continue à classer le livre dans la catégorie des romans pour la jeunesse. Pourtant il n'est pas sans violence et sans cruauté.

Toute histoire pour enfant contient une part de violence, il suffit de penser à Poil de carotte de Jules Renard ou aux Aventures de Tom Sawyer de Mark Twain. Cette tendance à croire que la violence n'est pas compatible avec la jeunesse est fausse. La littérature d'éducation est un moyen de se préparer à la violence du monde. Jack London dans L'appel sauvage raconte la rencontre entre l'homme et l'animal, entre la civilisation et la sauvagerie... Il évoque la violence sans jamais en avaliser l'injustice.

Source: DP Chaumont Cinémas, propos recueillis par Pauline Le Gall



LE GRAND NORD SUR SCÈNE

A l'heure où la tentation de contrer la part sauvage du monde par le repli sur soi, par la soumission à l'autoritarisme, par la fuite en avant est grande, je souhaite apporter sur le plateau du théâtre ce récit capable de réveiller en chacun- e l'appétit des grands espaces à découvrir ... en soi-même.

Isabelle Matter, metteuse en scène

La mise en scène orchestre images, texte, matières pour entrainer spectatrices et spectateurs au cœur de ce récit trépidant. Cette aventure qui se déploie dans les grands espaces sauvages de la planète nous renvoie en fin de compte à la découverte de notre propre mystère, à un retour vers nos origines.

Elle nous conduira de ce monde quotidien que nous avons domestiqué, asservi, que nous avons pris en main, à celui qui nous échappe et qui nous dépasse. Aussi, le mouvement général du spectacle va dans ce sens: partir d'éléments connus et maîtrisés, pour aller vers des situations et des matières plus primitives, archaïques et naturelles. Du trop-plein à l'essentiel.

Source : Dossier de présentation du TMG

L'affranchissement de Buck: voix et marionnettes

Le récit est rythmé par l'aventure et par l'action, mais le spectacle permet également de plonger dans l'intimité des pensées de Buck et dans les mystères d'une nature aussi impressionnante qu'envoûtante. C'est à travers le personnage du chien que les spectateurs pourront revivre cette odyssée du monde domestiqué, contrôlé, au monde sauvage, purement vivant. La voix intérieure, celle du narrateur conscient, ce sera la sienne.

Source : Dossier de présentation du TMG

LE POINT DE VUE ET LE LANGAGE

Dans notre adaptation de *L'appel sauvage* à la scène, nous avons souhaité amplifier le décentrement opéré par Jack London en adoptant le point de vue de Buck (décentrement qui sera aussi exécuté au niveau de la mise en scène).

La distance qu'impose le regard de l'animal sur sa propre aventure et sur le rapport des humains entre eux, des humains avec la nature et les autres espèces n'en est que plus révélatrice et éloquente.

Le texte-récit, dit par les narrateurs, dans un décalage avec la marionnette jouée, fait souvent office de pensée omnisciente du personnage.



On distingue 4 niveaux de langage :

- **Les chiens:** langage direct, intelligible
- **Le chœur des marionnettistes:** langage de la pensée des chiens, indirect, narration.
- **Les humains:** langage inintelligible, sorte de grommelot dont on ne comprend que l'intention
- **La forêt:** langage symbolique, c'est la supra-conscience du monde. Hurlements-chants, grincements, souffles.

Source : Dossier de présentation du TMG

DES MARIONNETTES À FILS AUX MARIONNETTES DE TABLE

Plusieurs types de marionnettes sont présents dans le spectacle et évoluent au fil du récit. Elles permettent de créer la distance et l'humour, mais aussi de suggérer par la matière ce chemin entre domestication et monde sauvage.

Au début, pour évoquer le confort et la docilité de notre nature sauvage, les chiens de la maison du juge en Californie, sont **des marionnettes à fils**. Elles produisent un effet de maîtrise et leurs couleurs un peu artificielles soulignent les manipulations de la vie et l'animal par les êtres humains.

Lorsque l'aventure débute, le chien reprend peu à peu une allure plus sauvage et libre, grâce à **une technique de manipulation proche de l'énergie directe du comédien, la marionnette de table, empoignée et prolongée par le corps du comédien. Les fils deviennent lignes de trait.**

Les êtres humains apparaissent comme des silhouettes à peine articulées, des figures figées, floues, lointaines.

Quant à la forêt et à la vie sauvage qui l'habite, nous en explorons le pouvoir d'évocation mystérieux à travers des ombres portées. Source : Dossier de présentation du TMG



Retrouver sur scène le souffle des grands espaces

SCÉNOGRAPHIE: DE LA VIE DOMESTIQUE À LA VIE SAUVAGE

Le spectacle part d'un univers quotidien, protecteur, comme l'intérieur d'une maison confortable, qui se transforme au gré de l'aventure en terrain d'exploration sauvage. Le mouvement ira de l'ordre au désordre.

Les dispositifs scénique et marionnettique évoquent l'immensité des espaces inconnus par des **jeux d'échelle** et créent le trouble par le **détournement d'éléments familiers du quotidien**.

Tout commence ainsi dans un intérieur douillet, où la nature est contenue et contrôlée: le sol est couvert de tapis en laine, plante en pot, poisson rouge en bocal, frigo rempli de victuailles végétales et animales, chien assoupi... Cette installation se trouve chamboulée, renversée, transformée lorsque résonne la clameur de l'or pour aller à la rencontre de l'appel sauvage qui résonne au loin, dessous, derrière... Du frigo surgissent les étonnantes glaciales du Grand Nord...

Pour déployer une aventure qui franchit les limites d'un monde connu et maîtrisé et nous entrainer dans les grands espaces, nous recourons notamment à des jeux d'échelle (par exemple à des miniatures de traîneaux pour suggérer la petitesse des êtres dans les vastes étendues de l'Alaska).

En partant de sons organiques et naturels (grincement des glaciers, vents, craquements), l'univers sonore accompagne la chevauchée de Buck en la rythmant et en contribuant à créer une ambiance inquiétante.

La force vitale des protagonistes, confrontés aux extrêmes, et l'impression d'urgence et de vitesse sont suggérés à travers **l'idée du souffle** : respirations haletées des chiens, chants inuits (jeux de souffle et bruits de gorge qui imitent des sons de la nature). Pour cela, le musicien puise dans des instruments tels que les tuyaux à vent ou encore l'harmonica,...

Les voix de la vie intérieure de Buck sont amplifiées au micro pour créer plus d'intimité avec les spectateurs. La voix donnée à Buck n'est pas une imitation de voix de chien, mais bien une voix humaine, parfaitement intelligible.



L'ÉQUIPE ARTISTIQUE

BIBLIOGRAPHIE ET FILMOGRAPHIE

LIVRES ET ARTICLES

Biographies de Jack London

Guillaume Cherel, *Jack London: le mangeur de vent*, Flammarion, 2000*
Christopher Golden, Tim Lebbon, *Sauvage: les voyages de Jack London*, Castelmor, 2012* (biographie fictionnalisée pour adolescents)*
Bernard Fauconnier, *Jack London*, Gallimard, 2014*
Koza, *Jack London: arriver à bon port et sombrer en essayant*, Le Lombard, 2017 (bande dessinée)*
Jennifer Lesieur, *Jack London: biographie*, Libretto, 2012*

Oeuvres de Jack London

La référence du spectacle:
L'appel sauvage, Libretto, 2003*

En lien avec les thématiques du spectacle (la vie dans le Grand Nord, la ruée sur l'or, la quête de sa vocation):
Croc-Blanc, *Le fils du loup*, *En pays lointain*, *Fille des neiges*, *Belliou la fumée*, *L'amour de la vie*, *Construire un feu*, *Histoires du pays de l'or*, *Les enfants du froid*, *La fin de Morganson*, *Souvenirs et aventures du pays de l'or*, *Radieuse aurore*, *Martin Eden* *

Oeuvres d'autres auteurs en lien avec les thématiques du spectacle

Littérature:
Peter C. Brown, *La fugitive: la quête de l'or, mais surtout la quête de la liberté*, Lafon, 2007
Bernard Clavel, *Histoires de la vie sauvage*, Albin Michel, 2002
Blaise Cendrars, *L'or*, Flammarion, 2015* (la ruée sur l'or)
Sylvain Tesson, *Dans les forêts de Sibérie*, Gallimard, 2019* (la solitude du Grand Nord)

Documentaires:
Jean-marc Landry, *Le Loup*, Delachaux et Niestlé, 2017
Laurent Testot, *Homo canis, une histoire des chiens et de l'humanité*, Payot, 2018

Articles de presse/revues

Guillaume de Dieuleveult, *Jack London: au Yukon, l'épopée du Klondike*, dans Le Figaro, 13 juillet 2012
<https://www.lefigaro.fr/voyages/2012/07/13/03007-20120713ARTFIG00556-jack-london-au-yukon-l-epopee-du-klondike.php>

Emmanuel Gehrig, «*Croc-Blanc*», *l'histoire du loup qui finit par donner la patte*, Le Temps, 10 juillet 2015
<https://www.letemps.ch/culture/crocblanc-lhistoire-loup-finit-donner-patte>

Simon Ingram, *Jack London, une vie aussi palpitante que ses livres*, dans National Geographic, 29 fév. 2020
<https://www.nationalgeographic.fr/histoire/2020/02/jack-london-une-vie-aussi-palpitante-que-ses-livres>

FILMS

L'appel de la forêt (The Call of the Wild) de Chris Sanders, avec Harrison Ford et Omar Sy (2019)
L'appel de la forêt (The Call of the Wild) de Peter Svatek, avec Rutger Hauer (1997)
L'appel de la forêt (Arano no Sakebi Koe: Howl, Buck), film d'animation japonais des studios Toei Animation (1981)
L'appel de la forêt (The Call of the Wild), de Jerry Jameson, avec John Beck (1976)
L'appel de la forêt (The Call of the Wild), de Ken Annakin, avec Charlton Heston (1972)
L'appel de la forêt (The Call of the Wild) de William A. Wellman, avec Clark Gable (1935)
Croc-Blanc, film d'animation par Alexandre Espigares (2018)
Croc-Blanc (White Fang), de Randall Kleiser, avec Ethan Hawke (1991)